



**Moi, Christiane F.,
la vie malgré tout**

***Moi, Christiane F.,
13 ans, droguée,
prostituée...***



Can direct

MERCURE DE FRANCE

**LA SUITE
DU LIVRE CULTE
*Moi Christiane F.,
13 ans, droguée,
prostituée...***

Flammarion

Extrait de la publication

Christiane V. Felscherinow
AVEC SONJA VUKOVIC

Moi, Christiane F., la vie malgré tout

Le sort de Christiane F. a fait le tour du monde. Des millions de gens ont grandi avec les confessions déchirantes de cette adolescente allemande de 13 ans, droguée, prostituée. Mais que s'est-il passé ensuite ?

Trente-cinq ans plus tard, Christiane V. Felscherinow revient sur les années qui ont suivi la publication du livre et les différentes étapes de son existence jusqu'à aujourd'hui : des années heureuses en Grèce à sa survie en prison, du combat contre l'addiction aux rencontres avec ses idoles rock & roll, de l'apparition d'un ange gardien aux moments de bonheur avec Phillip, son fils.

Sur fond de description sans concession des milieux de la drogue et des relations qui s'y nouent, celle que le monde entier connaît sous le nom de Christiane F. dit tout, et se livre ici avec une franchise et une pudeur étonnantes.

*Traduit de l'allemand
par Richard Couffère et Rose Labourie*

Flammarion

Extrait de la publication

Moi, Christiane F., la vie malgré tout

Christiane V. FELSCHERINOW
et Sonja VUKOVIC

Moi, Christiane F.,
la vie malgré tout

Autobiographie

Traduit de l'allemand
par Richard Couffère et Rose Labourie

Flammarion

Titre original : *Christiane F., Mein zweites Leben*
Éditeur original : Deutscher Levante Verlag GmbH
© 2013 by Deutscher Levante Verlag GmbH
Pour la traduction française et la présente édition :
© Flammarion, 2013
ISBN : 978-2-0813-2447-3

AVERTISSEMENT

Ce livre se nourrit de souvenirs. Trente-cinq ans après, certains sont restés vivaces, d'autres sont devenus pâles et lacunaires.

Les mémoires de Christiane F. parlent d'êtres et de rencontres. Parmi les personnes concernées, toutes ne se rappellent pas volontiers ce qui s'est passé et ce que révèlent ces pages. C'est pourquoi le nom de certaines personnes a été modifié, d'autres restent complètement anonymes.

« Elle vit dans ce monde, comme Ariane, la délaissée, dans l'île déserte de Naxos, toute aux gémissements et à la prière. Bacchus, le dieu éclatant de l'ivresse, l'a abandonnée ; le délire de l'amour s'est évanoui et maintenant elle n'attend plus qu'un seul hôte, la Mort. Elle l'entend s'approcher ; déjà elle lui tend les bras pour passer de ce monde dans l'ombre éternelle. Mais elle ne se doute pas que celui qui s'approche avec des pas ailés, c'est Thésée, le libérateur, pour la ramener encore dans la vivante vie. »

Stefan Zweig,
Marceline Desbordes-Valmore.
Son œuvre.

Le mythe Christiane F.

Il est tard pour la fille. La journée a été longue, et il fait sombre. L'asphalte berlinois, mouillé par la pluie, scintille. Il n'y a plus grand monde dans la rue, et personne ne s'intéresse à la fille, dont les traits du visage trahissent, malgré les cheveux rouge grenade et les talons hauts, qu'elle n'a guère plus de 14 ans. « T'as pas un mark ? » demande-t-elle à chaque passant. Elle a l'air fragile comme un poulain, sèche, le cou long, une grande crinière. Elle fait l'effet d'une écorchée vive, toujours prête à riposter. « Vieux branleur », lance-t-elle à un homme qui l'a ignorée quand elle a demandé l'aumône. La fille prend une baffe, elle crie : « Merde. » Et puis une vieille Ford passe devant elle et s'arrête à son niveau.

La fille gonfle sa lèvre inférieure d'un air entêté. Elle mesure un mètre soixante-quinze, elle a les jambes longues et minces. Dans la voiture, un type un peu gros, dans les 45 ans. Sans un mot, il ouvre la porte côté passager, la fille monte. La voiture est grise, comme toutes les autres ce soir-là.

La fille dit à l'homme : « Je baise pas. »

Il demande : « Et pourquoi pas ? »

— Écoute, j'ai un mec.

— *Alors suce-moi, juste.*

— *Je vais gerber.*

— *Bon, il ne reste plus grand-chose. Alors branle-moi, au moins.*

— *Ça fait 100 balles.*

— *Ok. »*

Plus tard, elle racontera à son mec qu'elle n'a fait ça que pour lui. Qu'elle a fait la manche et que ça n'a pas marché, il fallait bien qu'elle se fasse de la tune d'une manière ou d'une autre, et c'est pour ça qu'elle s'est décidée à monter dans la voiture du client. Son mec ne croira pas un mot de ce qu'elle dit et il lui fera des reproches : « Tu l'aurais fait même si j'avais pas été là. Toute cette merde, c'est parce qu'on se shoote. » Alors, ils rêveront d'une vie sans addiction à l'héroïne, et la fille lui promettra qu'elle ne couchera jamais avec un client.

Quand l'homme a joui dans la Ford, il a saisi le cou de la fille de la main droite, en tenant son sexe de la main gauche. Il a gémi comme s'il allait vomir. Ça a duré longtemps. Et puis silence. La fille est sortie de la voiture d'un bond. La voiture est repartie, la fille a marché sous la pluie pour rejoindre son copain, le billet de 100 marks dans son sac de jute.

Le gamin, qui a son âge, se tord de douleur sur le quai de la station de métro du Jardin Zoologique. « J'ai un peu de quoi », murmure-t-elle à son copain qui se tient le ventre et les jambes. Elle le soutient et ils se mettent en route, vont se cacher dans les toilettes de la station. Le gamin s'appelle Detlev, il est brun, gringalet, il transpire beaucoup. Elle s'appelle Christiane F.

Après s'être envoyé chacun un shoot dans le creux du bras, Christiane raconte comment elle s'est procuré

l'argent pour la drogue. Detlev est déçu et furieux, jusqu'à ce que la morphine commence à agir, fasse disparaître ses douleurs et le détende.

C'est ok, un jour ça changera.

Cette scène de film est extraite d'une des histoires les plus célèbres de ces quarante dernières années. Son succès est comparable à celui de Winnetou de Karl May et de Harry Potter de Joanne K. Rowling – à la différence que c'est une histoire vraie : celle de Christiane F., alias Christiane Vera Felscherinow.

Avant le film, il y avait eu le livre, sorti en Allemagne en 1978, sous le titre : Christiane F. – Wir Kinder vom Bahnhof Zoo (« Christiane F. – Nous, les enfants de la gare du Zoo », traduit en français sous le titre : Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée). Il s'est vendu depuis à plus de quatre millions d'exemplaires. Traduit en de nombreuses langues, il est aujourd'hui l'un des livres de non-fiction les plus lus sur le marché allemand. Christiane F. est devenu une lecture obligée dans beaucoup d'écoles allemandes et, trois ans après la sortie du livre, le film fut un hit, même aux États-Unis. Si vous tapez « Christiane F. » sur Twitter ou Facebook, vous trouverez des pages de fans toujours actualisées, des forums et des posts tout frais d'hier, dans le monde entier.

Et pourtant, Christiane est une héroïne tragique – une anti-héroïne à qui sa capacité d'empathie a été fatale, parce qu'elle préfère aimer son père qui la frappe que le haïr et, qu'à partir de cette expérience, elle développe une fascination dévastatrice pour les êtres qui lui font peur ou qui la poussent à ses limites physiques. C'est aussi une fille qui a été encouragée par sa mère, une femme apparemment soumise et impuissante, à ne jamais vouloir être victime des circonstances, mais à être

une dure à cuire. Et qui noie tous ces sentiments contradictoires. Dans l'alcool, la drogue et la recherche permanente de la dépendance.

Christiane a tout juste 14 ans, et elle est déjà profondément empêtrée dans le cercle vicieux de l'héroïnomanie, de la criminalité, du délabrement émotionnel et de la prostitution. Les rares chances de se sortir de cette situation mortellement dangereuse, elle les connaît mais ne peut les saisir, peut-être justement parce que ce combat avec la dépendance est devenu depuis longtemps son plus puissant moteur existentiel. Les conséquences de son addiction deviennent le contenu de sa vie, tandis que leurs causes ne produisent qu'un sentiment de vide.

Christiane Felscherinow touche le fond – physiquement, socialement, moralement. Mais l'acuité avec laquelle la jeune Berlinoise observe sa propre chute et la conscience avec laquelle elle regarde son destin en face, sans accuser personne d'autre qu'elle-même d'en être responsable, expliquent la sympathie que lui témoigne bientôt l'opinion publique.

Grâce à la rédaction des récits de son enfance à la cité Gropius, en banlieue, Christiane Felscherinow, cette gosse héroïnomane qui s'est prostituée dans la Kurfürstenstraße et la gare du Jardin Zoologique (communément appelée gare du Zoo), a trouvé autant d'écho qu'autrefois Les Souffrances du jeune Werther de Goethe. Celui-ci entendait mettre en garde contre la pitié pour soi-même et le chaos des sentiments, et on lui reprocha bientôt d'avoir, par ses textes émouvants, poussé de jeunes hommes au suicide.

Les souffrances de la jeune Christiane F. ont été célébrées comme une lumière jetée sur une partie de la société allemande, dont l'existence avait été niée jusque-là. La

jeune protagoniste devint l'incarnation émouvante de l'inquiétude et de la révolte de la jeunesse ; la junkie trouva des imitateurs et devint une star, dont l'addiction autodestructrice scandalisa l'opinion publique. Horst Rieck, rédacteur du magazine Stern, avait rencontré Christiane Felscherinow au début de 1978, à l'occasion du procès d'un pédophile au tribunal correctionnel de Berlin-Moabit. Christiane avait alors 15 ans et vivait chez sa grand-mère paternelle à Kaltenkirchen, dans le nord de l'Allemagne. L'accusé avait payé de jeunes prostituées avec de l'héroïne et avait été l'un des clients de Christiane.

Horst Rieck fit le compte rendu du procès, parla avec les victimes de l'accusé et fut aussitôt électrisé par les récits de Christiane : « Ce qu'elle racontait était quasiment prêt à l'impression. J'avais le sentiment qu'elle était pressurée comme une éponge. » Et en 2012 Christiane se souvient : « Dès la première rencontre, j'ai dit à Horst que j'avais rempli des journaux intimes entiers avec mes histoires. Ça lui a donné l'idée d'un livre. » L'interview initialement prévue avec le témoin Christiane Felscherinow est ainsi devenue un échange qui a duré trois mois, pendant l'été de 1978, auquel Rieck a associé Kai Hermann, son collègue du Stern.

En 1968, les parents Felscherinow avaient quitté Nützen, dans le Schleswig-Holstein, pour s'installer à Berlin. Christiane venait d'avoir 6 ans. C'est avec l'excitation de ce déménagement au bord de la Spree et l'espoir de la famille Felscherinow de profiter de la conjoncture berlinoise pour fonder une agence matrimoniale professionnelle, que s'ouvre le livre Moi, Christiane F. Mais, très vite, c'est la douche froide : le business ne marche pas comme prévu. La famille doit à nouveau déménager,

quitter le grand appartement ancien, juste repeint, du Paul-Lincke-Ufer à Kreuzberg, pour s'installer dans une des barres d'immeubles du quartier de la cité Gropius. Le père noie sa frustration dans l'alcool et se défoule en cognant Christiane et sa sœur, plus jeune d'un an. La mère observe, impuissante.

Le destin des Felscherinow est captivant dès la première page du récit de Christiane, parce qu'elle livre un regard très intime sur les structures psychiques des membres de la famille et sur leurs rapports. Presque aucun écrivain de métier n'avait su rendre compte de manière aussi tangible que Christiane, à travers l'exemple de son père, du caractère dévastateur des fantasmes inassouvis de succès et de prestige.

Puis un nouvel homme entre en scène, il sera aux yeux de la mère de Christiane la clé pour ouvrir la porte à une nouvelle vie sans violence. Elle devient la maîtresse de Klaus – compagnon de beuverie de son mari et plus jeune qu'elle – et trouve le courage de quitter un mari agressif. Mais pour les filles, le nouveau copain de maman reste un étranger qu'elles ne prennent guère au sérieux et qu'elles n'aiment pas particulièrement, parce qu'elles ont le sentiment qu'il leur confisque leur mère. La jeune sœur de Christiane en tire les conséquences : « Elle a fait ce qui me semblait inimaginable, peut-on lire dans le livre, elle est rentrée chez son père. Elle a abandonné ma mère, et surtout moi. J'étais encore un peu plus seule. »

Quand Klaus fait en sorte que la mère se débarrasse des deux chiens auxquels Christiane tenait tant, la rébellion et la fuite semblent la seule issue à la jeune fille contre les injustices qu'elle subit chez elle. « Je me sentais comme si on voulait me vider de la maison. Mais je

trouvais géniale la liberté que j'avais. » La jeune fille a maintenant 12 ans et elle trouve de l'affection ailleurs : elle est admirative de Kessi, une copine d'école qui boit de l'alcool, a déjà de la poitrine et un mec. Christiane aimerait bien avoir autant de succès que Kessi auprès des garçons, et elle aimerait que Kessi devienne sa meilleure amie.

Ensemble, elles vont à la « Maison du milieu », un centre pour la jeunesse lié à l'Église protestante. Les jeunes de leur bande sont plus âgés, ils fument du hasch, sèchent l'école pour se shooter dès le matin. Et comme Christiane veut faire partie de la bande, elle suit le mouvement.

La drogue comme produit de consommation – en République fédérale d'Allemagne, c'était complètement nouveau. Le mouvement hippie des années 1960 et 1970 y avait associé quelque chose de tout à fait différent : une protestation communautaire contre la société de consommation et la propagation d'une vision du monde. Ses adeptes prenaient du LSD et du cannabis collectivement, dans le but d'élargir la conscience. Manifestement, Christiane et ses amis aspiraient au contraire à l'inconscience. Le vide intérieur total. Selon toute apparence, il ne s'agissait que de prendre son pied. Ou bien était-ce quand même de la révolte ? Mais contre quoi ?

La fulgurante notoriété de jeune junkie-star de Christiane Felscherinow, la scène à laquelle elle appartenait voulut l'interpréter comme une rébellion. Mais ça n'a pas marché. Finalement, il ne resta plus que l'effroi glaçant associé au nom de Christiane. Il y avait des adolescents qui ne semblaient avoir dans la vie qu'une seule et

unique motivation, sans but ni perspective, une motivation qui semblait dénuée de sens : le vertige des stupéfiants.

Bientôt, Christiane avale aussi de l'ecstasy et des médicaments, comme l'éphédrine, le Valium et le Mandrax. Le week-end, elle sort régulièrement au Sound, une boîte berlinoise. C'est là qu'elle fait la connaissance de Detlev. Il a 16 ans et prend de l'héroïne, que refuse d'abord Christiane. Mais lorsqu'elle va à un concert de David Bowie, son idole, avec un autre camé de ses amis, et que celui-ci est en manque, elle l'aide à se procurer de l'argent pour acheter encore de l'héroïne. Son jeune corps s'est accoutumé depuis longtemps aux pilules qu'elle s'enfile comme des Smarties, sans y penser, elles commencent à ne plus faire d'effet et ne la sortent plus de sa dépression.

Et pourquoi ne pas essayer quand même l'héroïne ?

« Je ne m'étais pas aperçue que pendant les derniers mois je m'étais rendue mûre pour l'héro [...]. Pas de réflexion, pas de mauvaise conscience. Je voulais essayer tout de suite, pour avoir à nouveau un vrai bon trip », confiait-elle aux auteurs Hermann et Rieck.

Elle sniffe la poudre brune, parce que la seringue lui fait encore beaucoup trop peur. « Je devais réprimer l'envie de vomir et j'ai recraché une bonne partie de la came. Mais après, tout est allé très vite. Mes membres sont devenus incroyablement lourds, et en même temps super légers. J'étais assommée, et c'était un sentiment trop génial. Toute cette merde, partie d'un coup. Je me sentais mieux que jamais. » À cette époque, Christiane a 13 ans.

Jusque-là, on pouvait se représenter le destin familial des Felscherinow comme un enchaînement de causes personnelles et sociales qui permettaient au moins de concevoir l'affinité de Christiane avec la drogue. Mais après

la sortie du livre, on fit remarquer, avec raison, que cela ne fournissait pas une explication suffisante et que Christiane n'était en aucun cas la pure victime de son milieu. La vie dans la cité Gropius des années 1970, si triste pour des enfants, et un foyer à problèmes ne débouchent pas automatiquement sur la toxicomanie.

Il est difficile de juger si Christiane, outre son intelligence, disposait d'une capacité de choix suffisante pour prendre ses propres décisions. Sa volonté d'échapper au foyer familial et à la solitude a-t-elle ouvert la porte de l'addiction ? Ou était-ce son sentiment d'exaltation suscitée par les stupéfiants et cette nouvelle communauté ? En Allemagne, les débats se sont enflammés autour de cette question.

Christiane ne veut désormais qu'une chose : retrouver encore et toujours cette exaltation éprouvée sous héroïne. Et comme l'argent qu'elle peut amasser dans la rue ne suffit pas à financer sa consommation, elle commet de petits délits.

À 14 ans, elle se fait faire un shoot à la seringue par un junkie. Pour Detlev et elle, entre-temps complètement dépendants, se procurer de l'héroïne devient une nécessité permanente. Pour lui, il n'y a plus qu'un moyen de se procurer l'argent nécessaire : il fait le tapin à la gare du Zoo. « Ce que faisait Detlev ne me dégoûtait pas, explique Christiane à cette époque. C'était pas si grave s'il touchait les clients. C'était un sale boulot, sans lequel nous n'aurions pas obtenu la dope. Mais je ne voulais pas que les mecs touchent Detlev. Parce qu'il n'appartenait qu'à moi. »

Le week-end, la plupart du temps, Christiane et Detlev vivent dans un appartement délabré avec leurs amis Bernd et Axel, comme en famille. Pour Christiane,

les mecs refont le lit tous les jours avec des draps blancs tout propres. Mais sinon il y a du moisi partout. Le sang qui reflue dans la seringue, ils l'injectent dans la moquette, et ils écrasent les mégots dans les restes de bouffe pourris. Dans ce lieu, Christiane a vécu avec Detlev sa toute première fois.

À ce moment-là, elle souffre déjà de la jaunisse. Elle fait un accès pendant un voyage de classe : loin de Berlin, dans le Bade-Wurtemberg. On doit la conduire à l'hôpital. Sa mère ne lui rend pas visite. La jeune fille a déjà perdu beaucoup de poids, mais elle l'explique par sa croissance rapide et la puberté. Sa mère n'en doute pas une seconde. Elle tombe régulièrement dans les pommes, mais sa mère ne remarque rien, parce que Christiane n'est presque jamais à la maison. Sous prétexte de dormir chez une copine, elle traîne la plupart du temps avec ses copains camés.

Dans le livre, la mère de Christiane explique que pendant longtemps elle n'a rien voulu voir de ce qui arrivait à sa fille. Elle raconte qu'à cause de son boulot elle n'a pas fait assez attention à Christiane, et qu'elle a longtemps ignoré les mises en garde de son compagnon et les signes lancés par sa fille. « J'étais persuadée qu'avec les gens de l'église, elle était entre de bonnes mains. »

De plus en plus, la mauvaise conscience s'infiltré chez Christiane, parce que Detlev doit faire le trottoir pour entretenir son addiction. Un soir où elle fait la manche dans la rue parce que Detlev est gravement en manque, elle est accostée par le mec dans la Ford évoqué plus haut. À partir de ce moment-là, Christiane fera le tapin.

Axel ne tarde pas à mourir d'une overdose d'héroïne. Christiane et Detlev décident, avec Babsi et Stella, de rejoindre une bande de prostitués camés. Mais bientôt,

Babsi fait la une des journaux : elle est la plus jeune personne tuée par la drogue en Allemagne. Detlev et Christiane n'ont plus qu'eux-mêmes au monde. Ils projettent toujours de décrocher, chaque shoot doit être le dernier. Maintenant, ils font le tapin ensemble.

Parmi d'autres, un certain Stotter-Max, comme l'appellent les auteurs, devient le client régulier du couple d'adolescents : « Il travaillait comme manœuvre, fin de trentaine, il venait de Hambourg. Sa mère était prostituée. Enfant, il avait reçu un nombre hallucinant de coups. De sa mère, de ses maquereaux, et dans les foyers où il a été. Ils l'ont détruit : il avait tellement la trouille qu'il n'a jamais vraiment appris à parler correctement, et il avait besoin qu'on le cogne pour se satisfaire sexuellement. » Christiane frappe le mec à coups de cravache jusqu'à ce qu'il saigne et jouisse, et quand il a quitté l'appartement, elle vomit. Avec les 150 euros de la passe, elle achète de la dope pour Detlev et elle. « Journée super cool. »

Coupée de tout lien avec la vie normale, poussée par l'addiction et la peur d'être en manque, Christiane ravale toute honte. Maintenant, elle se pique aussi dans l'appartement de sa mère, qui remarque enfin, lorsque c'est déjà presque trop tard pour sa fille, quelle double vie mène Christiane depuis deux ans. Elle l'oblige, ainsi que Detlev (dont les parents sont aussi divorcés et qui est livré à lui-même), à s'installer chez elle, pour ce qui sera un douloureux sevrage.

Mais finalement, la guerre déclarée à la dépendance physique n'est rien en comparaison d'une dépendance psychique souvent sous-estimée.

Quand les deux adolescents retournent voir leurs anciens potes, tout recommence très vite. Surtout parce

que, sans drogue, Christiane et Detlev n'ont aucun sentiment romantique l'un pour l'autre. « J'avais horreur d'être à nouveau physiquement dépendante de l'héro. Mais quand Detlev était shooté et que moi j'étais clean, il n'y avait aucun feeling entre nous. Nous étions alors comme deux étrangers. »

Christiane ne tarde pas à se sentir une junkie-star, parce qu'elle a du répondant et qu'elle est très aimée. Dans son euphorie, elle va maintenant jusqu'au rapport sexuel complet avec ses clients.

Elle est arrêtée plusieurs fois pour détention de drogue et, finalement, elle est tabassée par un employé du Sound. C'était une menace claire et plutôt habituelle : si tu es encore arrêtée, tu ne racontes pas que des drogues circulent dans la boîte et que des proxénètes incitent les ados à faire le tapin. « Après ça, ils étaient si intimidés qu'ils ne balançaient plus rien à la police. »

Physiquement et moralement à bout de forces, Christiane se fait accueillir volontairement dans une maison de santé pour se faire soigner. La clinique où elle veut se faire interner, et dont elle a entendu parler par d'autres junkies, s'appelle Narconon. Elle fait partie du réseau de la Scientologie.

Là-bas, elle a le sentiment d'être traitée comme si elle était folle, elle fugue plusieurs fois mais revient toujours. Finalement, son père essaie de la sortir de Narconon par tous les moyens. Sa première visite se solde par une descente de police, parce que les médecins, et même Christiane, lui résistent. Pour finir, sa mère, qui est sa responsable légale, signe un papier qui donne au père le pouvoir de récupérer Christiane et de la prendre chez lui.

Christiane parviendra à cacher aussi à son père qu'elle a replongé. Mais pas à elle-même.

Elle tente de se faire le dernier shoot, le coup de grâce, en finir avec tout, mais la dose se révèle trop faible. Peu après, elle emménage avec Detlev chez un client, et les deux essaient de financer leur addiction par le trafic de drogue.

Christiane est vite rattrapée par la police. Sa mère vient la sortir de sa garde à vue, elles sautent dans le premier avion pour l'Allemagne du Nord. C'est à ce moment-là que sa mère la conduit chez sa grand-mère à Kaltenkirchen.

Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée se referme sur la famille Felscherinow au sommet du désespoir et sur la fille aînée, au tréfonds de sa dépendance.

Mais comme beaucoup de bons livres, celui-ci finit sur une note d'espoir : dans le dernier chapitre, Christiane explique combien il lui est difficile de s'habituer à la vie rurale de Kaltenkirchen, mais qu'après la période de sevrage, elle arrive, pas à pas, à reprendre sa vie en main. La distance physique qui la sépare des gens et des lieux qui entretenaient son addiction promet une solution pour sortir de la dépendance psychique. Christiane termine même l'école avec d'assez bons résultats et se fait de nouveaux amis. Elle dit qu'elle ne veut plus jamais entendre parler de l'héroïne.

Mais elle dit aussi : « Pendant un moment, je me suis shootée au Valium. » Avec sa nouvelle bande, elle boit du vin rouge et fume du hasch régulièrement. Elle ne semble pas loin de retomber dans son ancienne vie. Réussira, réussira pas : la question reste ouverte.

Cette fin ouverte et le fait que la suite de l'histoire de cette fille pouvait être commentée dans les médias feront

notamment le succès de la série de reportages du Stern à l'automne 1978 : comment va-t-elle aujourd'hui ? Réussira-t-elle ? L'histoire de Christiane F. fascinait et repoussait à la fois.

C'étaient justement les adolescents qui étaient fascinés par l'anti-héroïne, et – comme le craignaient les critiques – il était possible qu'ils s'empressent de l'imiter. Le magazine Stern a dépensé 200 000 marks pour contrer ces critiques et a publié un cahier pédagogique à 60 000 exemplaires distribués gratuitement, surtout dans les écoles.

Le livre était un succès inouï et sur lequel personne n'avait compté. Au contraire : aucune des grandes maisons d'édition allemandes n'avait voulu le publier, les éditeurs jugeaient que la prostitution des enfants et l'héroïnomanie étaient des thèmes marginaux. « Nous avons fait du porte-à-porte avec le manuscrit sous le bras. Un grand éditeur l'a refusé en disant qu'il était invendable, se souvient Kai Hermann. Une autre maison nous a conseillé d'en faire une sorte d'étude de cas, d'ouvrage spécialisé avec des annexes scientifiques. »

Ces refus furent pour Christiane Felscherinow, qui avait alors 16 ans, une raison de ne plus vouloir continuer à collaborer avec Kai Hermann et Horst Rieck. « J'étais hyper déprimée et je pensais que ces deux-là me volaient juste mon temps. Personne ne veut entendre ça, et encore moins le lire. »

Mais quand a paru la série de reportages du Stern, ça a changé. D'abord, une plus grande partie de l'opinion publique prit conscience de la réalité de la scène de la drogue. L'écho médiatique était énorme, à la suite de quoi le Stern s'est décidé à publier lui-même Christiane F., sous la direction de Henri Nannen et à 5 000 exemplaires pour commencer.

Très vite, l'éditeur n'arriva plus à suivre le rythme des réimpressions.

« Il y a eu des problèmes de livraisons pendant des semaines entières, parce que l'éditeur avait tiré à beaucoup trop peu d'exemplaires et qu'il en fallait pour répondre à la demande », se souvient Christiane aujourd'hui.

La même année, Bernd Eichinger forgea un plan radical de reconstruction pour Constantin Film, une maison de production qui avait fait faillite en 1977. Il avait alors 29 ans, venait de terminer ses études à la Hochschule für Film und Fernsehen (HFF) à Munich et se prenait pour un génie du cinéma qui n'atteindrait pas 40 ans, fauché dans sa jeunesse par un destin tragique, comme c'était arrivé à beaucoup de grands artistes.

Déjà à l'époque, Eichinger n'attachait plus aucune importance aux festivals de cinéma, celui de Cannes par exemple. Il tenait les gens du métier qui s'y rassemblaient pour une communauté de représentants de commerce petits bourgeois sans charme ni inventivité et voyait le cinéma allemand, tout particulièrement, traversé par une crise profonde : il manquait de créativité et de liberté d'esprit ; dans la course aux financements et aux producteurs, on ne recherchait que l'approbation des commissions et des critiques au lieu de l'euphorie du public.

Pour Bernd Eichinger, la seule issue à cette crise était la création d'une industrie cinématographique autarcique, fermée sur elle-même et ainsi largement indépendante, autrement dit une entreprise qui soit à la fois distributrice et productrice. Constantin, fondée en 1950 par Waldfried Barthel, un producteur allemand, était

l'unique institution avec laquelle on pouvait réaliser ce concept.

Quant à Ludwig Eckes, ancien fabricant d'eau-de-vie, il n'avait plus grand-chose à perdre avec la boîte. Alors en 1978, il a vendu à Eichinger 25 % de la Neue Constantin pour un million et demi de marks et a fait du jeune diplômé de la HFF son partenaire.

Eichinger voulait porter à l'écran des films qui polariseraient et provoqueraient l'opinion, des histoires qui refléteraient la vision de la vie de la jeune génération et offriraient tout simplement du grand cinéma. Et voilà qu'il y avait cette Christiane F.

Dans son histoire, Eichinger voyait une matière filmique profondément émouvante, alors il s'est mis, avec Roland Klick, à écrire un scénario. Mais au-delà du script, les conceptions des deux hommes divergeaient largement. Bernd Eichinger est d'abord allé chercher le scénariste et producteur Herman Weigel, son ancien camarade à la HFF, pour en faire son dramaturge ; et puis les trois se sont brouillés, parce que Klick, d'après ce que Weigel et Eichinger ont raconté plus tard, voulait attribuer les rôles à des acteurs qui auraient dans les 25 ans.

Mais ce qui était fascinant dans l'histoire de Christiane, c'est justement qu'il s'agissait d'adolescents. La collaboration et l'amitié de Eichinger et Klick en sont restées là – mais aussi le financement du projet de film, parce que Roland Klick, par une disposition provisoire, avait fait en sorte que tous les financements liés à sa personne ne puissent plus être investis dans le film. Ainsi, le film débutait avec un million de marks de déficit dans la production.

Le réalisateur qui remplaça Klick était aussi un ancien camarade de Eichinger : Ulrich Edel. Mais bien que les trois hommes aient formé une équipe rodée depuis l'époque de la fac, la production de Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée était loin d'être placée sous une bonne étoile. D'abord il y eut une dispute avec le cogérant de Eichinger, Karl-Heinz Böllinghaus, parce que celui-ci estimait la recette à 200 000 marks seulement, tandis que Eichinger visait au moins 800 000. Ensuite, Eckes, le partenaire de Eichinger, voulut se retirer. Eckes et Böllinghaus étaient plus âgés que Eichinger, ils étaient d'une autre génération, et, tout comme les éditeurs des maisons d'édition établies, ils ne pouvaient imaginer que l'histoire d'une enfant prostituée et héroïnomane puisse intéresser un large public. C'est le Suisse Bernd Schaefer qui racheta les parts de Eckes.

En outre, la réalisation du film rencontra des problèmes purement pratiques, comme la question de la distribution des rôles, restée longtemps sans réponse. Eichinger était aussi peu d'accord avec Edel qu'à l'époque avec Klick – jusqu'à ce que le hasard conduise finalement Natja Brunckhorst, une écolière berlinoise, aux essais de casting. Elle avait été tirée de l'école entre midi et deux – en fait pour auditionner dans le rôle de la sœur de Christiane. Mais quand Eichinger la vit, il sut tout de suite : Christiane, c'est elle !

Natja Brunckhorst était une Christiane conforme à celle du livre : longues jambes fines, longs cheveux bruns, elle ressemblait sacrément à la vraie. D'après ses déclarations, il y avait aussi des parallèles dans leurs biographies : « J'étais une enfant vraiment solitaire. Et alors tu te retrouves dans une situation où, subitement, tu vaux quelque chose. Où tu reçois des louanges. Où, tout d'un

coup, quelqu'un est là qui s'occupe de toi. J'avais même un assistant social qui me suivait, je l'envoyais toujours me chercher du chocolat avec de la crème, en pleine nuit à la gare du Zoo. J'ai adoré avoir des gens qui s'occupaient de moi. » C'est ce qu'a expliqué l'actrice à la veuve de Eichinger, Katja Eichinger, pour la biographie de son mari, parue en 2012 sous le titre BE.

Le réalisateur et producteur est mort le 5 janvier 2011. Il n'avait que 62 ans, il a fait un infarctus lors d'un dîner avec sa famille et ses amis à Los Angeles. Parmi ses plus grands succès : L'Histoire sans fin (1984), Le Nom de la rose (1986), La Chute (2004 – dont il a aussi écrit le scénario), Le Parfum (2006, il a écrit le scénario également), La Bande à Baader (2008).

Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée a été le début de cette grande carrière – un coup de tonnerre auquel, en 1980, personne ne s'attendait.

Mais revenons au tournage : le cameraman travaillait de manière très précise, mais aussi très lente. Le tournage a tiré en longueur, de sorte que les vacances d'automne étaient finies et que les jeunes acteurs durent retourner à l'école. Ainsi, on ne pouvait tourner qu'entre la sortie de l'école et la tombée de la nuit, qui arrivait de plus en plus tôt. Pour beaucoup de lieux cités dans la vraie histoire, il n'y eut pas d'autorisation de tourner : par exemple pour les scènes qui se passent à la gare du Zoo. Le cameraman s'est mis dans un fauteuil roulant et a caché sa caméra derrière un carton.

Puis il y eut le premier cadavre du tournage. Quand l'équipe voulut préparer la station de S-Bahn Bülowbogen pour le tournage, ils trouvèrent un mort : overdose. La police est venue le chercher avant que le premier enfant arrive sur les lieux du tournage. Et tandis que le

réalisateur Uli Edel, perché sur une échelle, réfléchissait à l'endroit où il fixerait sa caméra, il trouva un petit paquet renforcé au scotch. Il l'ouvrit, vit que c'était de l'héroïne, et au même moment trouva devant lui un junkie qui tenait un canif en tremblant. Il avait dû se faufiler entre les barrières de sécurité : il arracha le paquet des mains de Edel et partit en courant.

John Lennon fut le deuxième mort qui devait ralentir le tournage de Moi, Christiane F. La vraie Christiane avait sniffé sa première héroïne après un concert de David Bowie au Internationales Congress Centrum à Berlin-Charlottenburg. Ce moment changea sa vie et, comme Bernd Eichinger tenait beaucoup à l'authenticité, il ne vit pas d'autre solution que de demander à David Bowie, lui-même connu pour son problème avec l'héroïne, de jouer personnellement dans cette scène. Bowie a donné son accord, mais il jouait à ce moment-là dans une mise en scène à Broadway. Eichinger dépensa donc ses derniers marks pour payer un vol Berlin-New York et une équipe américaine. Le 9 décembre, jour prévu du tournage, John Lennon fut abattu devant le Dakota Building.

David Bowie n'osa plus monter sur scène. Il craignait qu'il s'agisse d'un tueur en série ou qu'il trouve des imitateurs. Ce n'est que lorsque Bernd Eichinger eut engagé une troupe de gardes du corps qui sécurisèrent les lieux pendant le tournage de sa scène que Bowie retrouva son courage et « sauva » ainsi le film.

Dès l'année suivante, le film fut un énorme succès international. Outre ses cinq millions de spectateurs en Allemagne, il explosa le box-office aux Pays-Bas, en Belgique, en Grèce et en Espagne. Idem en France, et il devint le film allemand le plus célèbre de la décennie.

Pour l'adaptation anglaise, le film fut coupé de quatre minutes, mais la version intégrale existe en DVD aux États-Unis, réservée aux plus de 18 ans.

« Fouler le Walk of Fame du Chinese Cinema, c'était une première », se souvient Christiane, qui s'était envolée pour Los Angeles avec Uli Edel pour une tournée de presse de trois semaines à l'occasion du lancement du film.

La fille aux cernes sombres, farouche comme un poulain, était devenue une jeune femme sensuelle : toujours très gracieuse, mais en même temps robuste, sûre d'elle. Son pas était décidé, elle se tenait droit, l'air narquois, le regard espiègle. Ses grands yeux, d'un vert clair lumineux, étaient soulignés au khôl noir, ses ongles et ses lèvres charnues avaient un éclat tantôt rouge, tantôt brun. Et Christiane parlait comme elle vivait : vite, et toujours avec un petit côté casse-cou.

Elle avait rasé une partie de sa longue crinière et relevé sur la tête le reste de ses cheveux avec du gel. Avec ses habits sombres style punk, elle ressemblait un peu à la petite sœur de Nina Hagen. C'était une femme mystérieuse et merveilleusement belle.

La quête d'identité de Christiane F. semblait trouver une issue miraculeuse. La fille avec un joli visage et une histoire affreuse, qui avait toujours pris pour elle-même les décisions les plus stupides et philosophé avec une incroyable intelligence sur la condition humaine et les embûches de sa vie, était devenue le symbole de l'inquiétude et de la révolte de la jeunesse.

Sur Arte, elle discuta avec le metteur en scène de théâtre Frank Castorf sur les vertus féminines, on la vit assise aux côtés de Belmondo et Peter Maffay dans un talk-show ; sa

N° d'édition : L.01ELHN000339.N001
Dépôt légal : octobre 2013